NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

70 Nº 3 1948

De saint Materne à Ruysbroek l'Admirable

Roger MOLS (s.j.)

p. 274 - 288

https://www.nrt.be/es/articulos/de-saint-materne-a-ruysbroek-l-admirable-2784

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

DE SAINT MATERNE A RUYSBROEK L'ADMIRABLE

De saint Materne à Ruysbroek l'Admirable ; du premier évêque rhénan qui, peut-être, foula le sol d'une Belgique encore païenne, à l'ancien clerc bruxellois, devenu à l'ombre de la forêt de Soignes le « prince de la mystique néerlandaise », le chemin est long.

Pour le parcourir, mille ans ne furent pas de trop.

Route millénaire, marquée d'étapes nombreuses et faisant partie intégrante de la Geste de Dieu, de la grande épopée divine dans l'histoire ; faisant partie tout autant de notre patrimoine national.

Route dont il importait de déterminer les bornes milliaires et de retracer les courbes.

C'est maintenant chose faite.

Tenter de résumer en quelques pages l'évolution religieuse millénaire de tout un peuple, ce serait une gageure.

En présentant au lecteur de la Nouvelle Revue Théologique les trois premiers volumes qui constituent la première moitié de l'« *Histoire de l'Eglise en Belgique* » en cours de parution (1), force nous est donc de l'avertir : ce que nous voudrions, au cours de cette notice, ce n'est nullement résumer à notre tour le passé religieux de notre patrie ; c'est seulement donner une idée d'ensemble de la tâche entreprise et menée à bonne fin par le P. de Moreau : son ampleur, son intérêt, les grandes lignes de sa réalisation.

Il est superflu de présenter le P. de Moreau aux lecteurs de cette revue. Ils le connaissent de longue date. Depuis plus d'un quart de siècle, ils ont pu admirer l'objectivité avec laquelle il les tient régulièrement au courant des dernières parutions dans le domaine de l'histoire de l'Eglise et de l'archéologie. A plusieurs reprises, ils ont pu lire des articles signés de son nom et traitant presque tous un point d'histoire religieuse nationale (2). Ils ont pu ainsi se rendre

(1) E. de Moreau, S.I., *Histoire de l'Eglise en Belgique*. Coll. Museum Lessianum, section historique, nos 1-3. Bruxelles, Edition Universelle, 25 × 17 cm. — Tome I : *La formation de la Belgique chrétienne, des origines au milieu du Xe siècle*, XX-388 p. et 9 planches, 2e éd., 1947. Prix : 240 frs. — Tome II : *La formation de l'Eglise médiévale, du milieu du Xe aux débuts du XIIe siècle*, 2e éd., 502 p. et 25 planches, 1947. Prix : 280 frs. — Tome III : *L'Eglise féodale, 1122-1378*, 748 p. et 52 planches, 1946. Prix : 300 frs.

(2) Voir en particulier : L'apôtre de la Belgique ; saint Amand (1926, 1-12, 108-123). — Luther et l'Université de Louvain (1927, 401-435). — Les idées menaisiennes en Belgique (1928, 570-601). — Prêtres de Belgique (1830-1930). Dans le ministère paroissial (1930, 621-647). — Le rôle de la femme dans la conversion des peuples païens (1931, 317-339). — Les missionnaires belges aux Etats-Unis (1932, 411-439). — Comment naquirent nos plus anciennes paroisses en Belgique (1938, 926-946). — Les « monastères doubles », leur histoire, surtout en Belgique (1939, 787-792). — La vie secrète des Jésuites belges de 1773 à 1830 (1945, 32-69). — Le parti catholique belge, de ses origi-

compte par eux-mêmes des caractéristiques de l'écrivain et de l'historien : ses qualités narratives, son ton direct, son sens de l'objectivité, son amour du détail concret, précis, pittoresque, son mépris de toute phraséologie creuse. Venant du P. de Moreau une synthèse consacrée à l'histoire religieuse nationale ne pouvait être qu'une œuvre de maître.

Trop rares ont été jusqu'ici nos compatriotes qui s'intéressent ou se sont intéressés personnellement à notre passé religieux. Ils pouvaient faire valoir une excuse : l'absence de tout guide sûr. Cette excuse ne vaut plus : L'Histoire de l'Eglise en Belgique du P. de Moreau forme le guide sûr qui nous manquait. Un guide qui est à la fois un pionnier, puisqu'aucun de ses précurseurs ne parvint à réaliser une œuvre satisfaisante. Les trois essais, tentés au XVII^e^ siècle, ceux d'Heribert Rosweyde, de Jacques Baselius et de Guillaume Moncarré, ne sont, les deux premiers, que des ouvrages de polémique et le troisième qu'une nomenclature. Pas davantage ne sont à retenir la *Belgique chrétienne* de Dufau, dont le 1^er^ tome, seul paru, manque totalement de critique, ni les ouvrages du P. Speelman et du chanoine Claessens qui se limitèrent aux personnages illustres et négligèrent par trop les institutions.

Donc, malgré le caractère stéréotypé de cette formule, force sera de constater que l'ouvrage du P. de Moreau comble une lacune.

Cette lacune ne provenait pas d'un manque de matière : l'histoire religieuse de Belgique est une des plus riches du monde : tant dans le domaine des hommes que dans celui des institutions et des monuments, la Belgique a fourni au patrimoine chrétien de l'humanité un apport de premier ordre. Ce sera le mérite du P. de Moreau d'avoir mis cet apport en pleine lumière.

Cette lacune a pu provenir longtemps de l'inaccessibilité ou de la dispersion des sources. Il n'en est plus de même aujourd'hui. S'il reste encore bien des trésors inédits dans les différents fonds d'archives, beaucoup ont été publiés et une part notable du reste a été inventoriée. La situation diffère donc du tout au tout de ce qu'elle était il y a un siècle. Ce sera la chance du P. de Moreau d'être venu à point nommé pour profiter d'un travail d'inventorisation suffisamment poussé, d'une abondance suffisante d'études critiques de première main (auxquelles il a d'ailleurs pris sa part personnelle) et d'avoir eu le temps d'en donner une synthèse offrant toute garantie.

L'ouvrage tout entier doit compter six tomes. Les trois premiers ont paru ; le reste est en préparation. Les tomes I et II ont même déjà été réédités avec des remaniements notables (3).

---

nes à 1884 (1946, 321-329). — Prêtres belges tués par les Gueux (1566-1582) (1947, 785-812).

(3) Les tomes I et II ayant paru au cours de la guerre, la *N.R.Th.* n'a pu

Les grandes divisions de l'ouvrage sont fort simples. Sans doute, aucune date ne forme une coupure nette dans la trame de l'histoire ; les changements, même les plus soudains, ont toujours été le résultat d'une insensible évolution et n'ont jamais réussi à faire disparaître du jour au lendemain toute trace de la situation antérieure. Il y a donc toujours une part de convention et d'arbitraire dans tout sectionnement d'un ensemble vivant. Toutefois, le plan d'ensemble comportant six volumes, il fallait bien choisir cinq points de sectionnement, formant comme autant de « tournants » dans l'histoire et relevant eux-mêmes moins de l'histoire générale que de l'histoire de l'Eglise en Belgique. Cinq dates, aux alentours desquelles eurent lieu des événements assez importants pour avoir exercé une répercussion sensible sur tout le déroulement subséquent de cette histoire et séparant donc deux périodes offrant une réelle unité interne.

Les points choisis sont : 954, début du Saint Empire Romain ; 1122, Concordat de Worms ; 1378, début du Grand Schisme d'Occident ; pour les volumes suivants ils seront probablement : 1559, remaniement diocésain et Réforme ; 1789, Révolution française.

Ainsi, sauf le tome I qui embrasse toute la période de « formation de la Belgique chrétienne », comme le dit fort bien le sous-titre, chacun des tomes suivants doit comprendre environ deux siècles.

A ceux qui seraient tentés de reprocher à l'auteur d'avoir, par cette observation scrupuleuse de la justice distributive, fait la part trop large aux siècles anciens et en appelleraient au plan suivi par Pirenne dans son *Histoire de Belgique*, le P. de Moreau répondrait en insistant sur ce qui différencie l'histoire religieuse de la Belgique de son histoire politique (4).

---

en rendre compte à cette époque. Lors de la reprise de parution, une nouvelle édition de ces deux tomes étant en préparation, il a paru préférable d'attendre la parution presque simultanée des tomes I et II, nouvelle édition, et du tome III, pour les présenter tous ensemble au lecteur.

Entretemps l'auteur a eu l'heureuse idée de condenser l'essentiel de son travail en un volume unique : « *L'Eglise en Belgique, des origines au début du XX^e siècle* » (voir *N.R.Th.*, tome 67, 1940-1945, p. 990). Cet ouvrage, dégagé de tout appareil critique, abrégé d'un grand nombre de détails, est destiné à la masse de ceux qui seraient tentés de reculer devant le volume et le prix de l'ouvrage principal, mais il ne constitue qu'une initiation.

(4) « Il n'en va pas de même pour une Histoire de l'Eglise en Belgique. La formation de la Belgique chrétienne, c'est-à-dire l'évangélisation, l'organisation des évêchés, l'établissement des plus anciennes paroisses, la création des monastères mérovingiens, offre pour nous une importance primordiale. Alors se forge l'âme chrétienne de la Belgique. Les saints les plus honorés dans ce pays resteront toujours ceux de l'époque mérovingienne. Les monastères construits alors ont constitué un réseau qui a subsisté dans ses grandes lignes jusqu'à la Révolution française. La formation de l'Eglise médiévale présente aussi une très grande importance. Ainsi tout le monde sait que les institutions ecclésiastiques du moyen âge se sont maintenues pour l'essentiel jusqu'à la création, sous le régime français, de l'Eglise nouvelle. Ce n'est pas toujours

Et voilà pourquoi, sur les six tomes que doit comprendre l'ouvrage les trois premiers, malgré leurs 1600 pages, n'arrivent pas même à épuiser la seule période médiévale, les trois autres se voyant réserver la tâche cyclopéenne de conduire le lecteur de 1378 à nos jours.

Le tome premier est le seul qui s'étende sur une durée dépassant deux siècles : il va « *des origines au milieu du X^e siècle* ». Longue période, dont des parties entières se perdent dans la nuit. Tel ce V^e siècle, dont l'histoire religieuse reste pour nous un livre scellé, une table rase. Quant à ses deux voisins, le IV^e et le VI^e, c'est à peine si quelques noms y ont échappé au naufrage du temps. Il sera toujours impossible de déterminer, même à un demi-siècle près, le moment où les premières semences du christianisme furent apportées à nos régions ; impossible de revivre, avec ses détails historiques, le premier contact de nos ancêtres avec la vraie foi. On ne saura jamais quel fut le premier chrétien qui foula notre sol, et les plus anciennes listes épiscopales de notre premier évêché, celui des Tongres, offrent plus de difficultés que de points d'appui. Est-il seulement certain que ces évêques eurent une résidence fixe à Tongres ? Quelle fut, durant ces longs siècles, la proportion des chrétiens et celle des païens, quelle fut la qualité de ces chrétiens, leur foi, leur pratique religieuse ? Tant de détails que l'on voudrait savoir et que l'on ne saura jamais. Pas plus qu'un chrétien ne se souvient des cérémonies de son baptême, la Belgique ne se rappelle le jour où elle fut tenue sur les fonts baptismaux. Elle n'a même pas essayé, au cours des siècles, de suppléer à cette ignorance par un recours habituel à des légendes apostoliques ; elle n'a pas tenté d'accaparer l'activité d'un personnage biblique quelconque et n'a revendiqué aucun patronage suspect, pour valoriser une nouvelle Sainte-Baume ou un nouveau Compostelle. Les légendes hagiographiques auxquelles elle a, comme toutes les chrétientés du haut moyen âge, donné naissance, sont moins prétentieuses et plus modestes : si elles multiplient le merveilleux, si elles jonglent à plaisir avec les thèmes et empruntent sans vergogne à leur fonds commun, elles ne prétendent pas renouer artificiellement avec l'âge d'or.

Pourtant, ces légendes ont poussé dru dans le champ de l'histoire ; c'est le devoir de tout historien de les sarcler. A ce devoir, le P. de Moreau n'a pas failli : il s'est montré impitoyable pour toute végétation adventice. Et si, peut-être, certains champs en acquièrent un aspect plus clairsemé, du moins tout ce qui y pousse encore est-il garanti pur froment.

---

l'histoire la plus proche de nous qui nous fait le mieux comprendre le présent » (vol. I, p. XVII). L'argument ne manque point de pertinence ; il n'est pourtant pas irréfutable.

Il faut lire ces pages, où le P. de Moreau tente de faire revivre à nos yeux la pléïade de nos saints de l'époque mérovingienne : le paragraphe consacré à saint Amand, une vieille connaissance ; les notices concernant saint Vaast et saint Eleuthère, saint Géry et saint Omer, saint Lambert et saint Hubert et le septuple groupe des fondateurs de monastères.

En les lisant, il ne faut pas perdre de vue les quelques notes discrètes qui se cachent au bas des pages en petits caractères. Ces brèves références et discussions critiques sont en réalité le fondement sur lequel s'appuie tout l'édifice. Elles sont la preuve d'un labeur préparatoire acharné, d'une sûreté d'information qu'il est difficile de prendre en défaut, d'un jugement critique longuement éprouvé et auquel il est permis au profane de se fier totalement. Elles sont la preuve aussi d'un grand amour. Car seul l'amour a la patience qu'il faut pour glaner, grain après grain, tous ces menus détails qui composent l'histoire. Ces figures géantes qui se profilent à l'aurore de notre passé chrétien, ces rudes figures de défricheurs qui déracinèrent l'idolâtrie des cœurs de nos ancêtres, on sent, à le lire, que l'auteur leur a donné plus que sa conscience impartiale d'historien ; il leur a donné sa sympathie, une sympathie qui ne l'empêche pas, quand besoin en est, de manier le scalpel de la critique, une sympathie qui n'a rien à voir avec la crédulité, mais qui aide merveilleusement à comprendre la différence des temps et des mentalités ; une sympathie dont la première loi est la soumission au réel.

« *Du milieu du X^e^ aux débuts du XII^e^ siècle* ». Personne ne reprochera au deuxième tome de l'Histoire de l'Eglise en Belgique d'avoir mesuré la place avec parcimonie. D'autant plus, qu'il s'agit d'une période antérieure à ces deux siècles qui, pour une large partie du public cultivé, résument, ou peu s'en faut, tout le moyen âge. Pourtant, en lisant les quelque 400 pages que le P. de Moreau lui consacre, le lecteur ne tardera pas à s'apercevoir que cette période qui gravite autour de l'an mille possède, elle aussi, son importance ; elle a marqué de son empreinte notre passé religieux. C'est alors que l'Eglise a subi le contre-coup de la féodalisation de la société civile et que ses institutions durent s'y adapter, malgré les inconvénients considérables qui en résultèrent : démarcation de moins en moins perceptible entre le domaine laïque et le domaine ecclésiastique, confusion dans les rapports, dans le droit, dans les actes, dans les prérogatives. Conflits interminables qui en résultèrent.

C'est alors surtout que nos provinces firent leurs premiers pas durables sur la voie de la civilisation. Et elles firent ces premiers pas sous la conduite de l'Eglise. Comme autant d'étoiles au firmament, les monastères sont alors, sur la carte de notre pays, les foyers de lumière divine et humaine. Cette grande œuvre de préservation et

de régénération accomplie chez nous par les monastères, le P. de Moreau la dépeint tout au long et lui consacre la part du lion de son second volume. Dès la page 135, il montre comment, après une décadence monastique, conséquence des sécularisations carolingiennes et des invasions normandes, un quadruple mouvement de réforme insuffla aux monastères une vie nouvelle. Ordinairement, les manuels d'histoire générale ne parlent que de Cluny. Mais l'influence réformatrice de la grande abbaye bourguignonne ne se fit sentir chez nous que fort tard, à la fin du XI^e^ siècle, à un moment où les trois mouvements d'origine lotharingienne, ceux de Gérard de Brogne, de Gorze et de Richard de Saint-Vanne, avaient déjà gagné la partie. En un chapitre vaste et fouillé, le P. de Moreau rétablit sous leur véritable jour les divers épisodes de cette réforme monastique.

Depuis ce chapitre jusqu'à la fin du tome ou à peu près, l'ombre du monastère médiéval se profile, en clair ou en filigrane, à chaque page de ce volume.

Les monastères eurent leur mot à dire dans la querelle des Investitures, dans l'évolution du système féodal ; par l'importance de leurs domaines, ils formèrent la première puissance économique et financière de l'Europe Occidentale ; comme centres intellectuels et artistiques, il est quasi impossible de surestimer leur apport. Théologiens, chroniqueurs et biographes, hagiographes, écolâtres et copistes, miniaturistes, relieurs et architectes, dans tous les rangs les moines détiennent une place d'honneur. Seule la Cité de Notger se révèle leur émule. Elle est d'ailleurs à cette époque le seul centre religieux non monastique situé sur le territoire de la Belgique actuelle et possédant quelque rayonnement.

Il n'est pas sans signification que l'âme de notre Belgique médiévale ait été pétrie par des mains consacrées à la réalisation de l'œuvre de Dieu par la prière et le travail.

C'est un des grands mérites de l'ouvrage du P. de Moreau d'avoir rétabli clairement ces titres de noblesse de la Belgique monastique, soulignant ainsi indirectement l'injustice et l'ingratitude de ceux qui voudraient minimiser l'apport de l'Eglise à l'éclosion et à l'épanouissement culturels de nos régions.

Un tome respectable que le tome III, assez malheureusement intitulé « L'Eglise féodale » (5). Il ne lui faut pas moins de 683 pages,

---

(5) Nous regrettons le choix de ce sous-titre, ainsi que celui du tome II. Ils nous semblent plutôt mal correspondre aux périodes envisagées.

En effet, nous ne croyons pas que l'on puisse caractériser la période qui va « du milieu du X^e^ aux débuts du XII^e^ siècle » comme étant celle de *la formation de l'Eglise médiévale* (tome II), et moins encore que la période 1122-1378 fut celle de *« L'Eglise féodale »*.

Dès le milieu du X^e^ siècle, les grands traits de l'Eglise médiévale sont tracés ; elle n'a plus à se former. D'ailleurs, le terme d'Eglise médiévale est am-

tables et appendices non compris, pour conduire le lecteur du Concordat de Worms au Grand Schisme d'Occident (*1122-1378*). Un tome respectable et, malgré tout, un tour de force : tellement est riche cette période formant comme le cœur de la Chrétienté médiévale. Il n'y a rien de trop. Au contraire : bien des spécialistes regretteront que la place ait été si parcimonieusement mesurée à leur sujet de prédilection : développement des paroisses (13 pages), béguinages (7 pages), architecture gothique (6 pages), participation belge aux croisades (4 pages).

Les spécialistes auraient tort : un ouvrage de synthèse n'est pas une encyclopédie. Tel qu'il se présente, le tome III montre parfaitement ce que fut l'Eglise en Belgique, durant les deux siècles qui marquèrent l'apogée du moyen âge.

Plus vaste, plus fractionné que les deux précédents, ce tome III semble aussi subir dans une moindre mesure l'influence d'un centre d'intérêt primordial soutenant la trame de tout le récit. Supprimez dans le premier tome tout ce qui se rapporte à l'œuvre d'évangélisation de nos contrées, enlevez du second les monastères et leur rayonnement, il ne restera de toute notre histoire religieuse que des bribes inintelligibles.

C'est l'équilibre harmonieux des parties, plus que leur subordination à une idée centrale, qui fait le mérite du tome III.

Il s'ouvre par trois gros livres, consacrés tous trois à une période de l'histoire externe. L'ensemble remplit plus de trois cents pages. C'est beaucoup. Ce n'est pas trop, si l'on songe à la complexité des relations politiques d'alors, à l'importance du rôle joué par nos évêques de cette époque dans les conflits internationaux dont nos provinces étaient l'enjeu partiel. Est-ce trop, dire de certains évêques, qu'ils furent, en Flandre avant tout mais aussi à Liège, des agents actifs de pénétration française surtout vers la fin de cette période ? Est-ce trop, dire que la position qu'ils adoptèrent lors des différents schismes fut commandée en bonne partie par des considérations de politique féodale ou impériale ? Dans quelle mesure l'unification bourguignonne fut-elle rendue possible ou fut-elle contrecarrée par le courant politique séculaire dont les agents principaux étaient, à côté des féodaux et des villes, les puissances d'Eglise ?

Ce sont là questions impossibles à écarter en un tournemain. Tout jugement pondéré et nuancé, à ce sujet, requiert nécessairement un assez long exposé du *status quaestionis*.

---

bigu ; il ne peut signifier en toute logique que l'Eglise du moyen âge. Or ni l'Eglise ni le moyen âge n'ont connu au XI[e] siècle une période de formation. Quant à la période suivante qui fait l'objet du tome III, s'il est vrai que le XII[e] siècle est un siècle de féodalité, le XIII[e] ne l'est plus qu'à moitié et le XIV[e] plus du tout. Le titre choisi pour le tome III prête d'autant plus à confusion qu'il figure identique en tête du livre premier du tome II.

D'ailleurs, les documents conservés concernant cette période sont eux aussi bien plus nombreux que pour la période précédente.

Un quatrième livre tout entier est consacré aux Institutions ecclésiastiques. C'est un des plus précieux, tant par l'abondance et la variété des renseignements fournis que par sa concision : en moins de 70 pages, il passe en revue les légats romains, évêques auxiliaires, archidiacres, vicaire-général, official, pénitencier et scelleur, doyens et chapitres, clergé paroissial ; il étudie les assemblées : conciles provinciaux, synodes diocésains, chapitres de diverses espèces, sans oublier ceux de chanoinesses, et il lui reste encore de la place pour exposer l'évolution de cette institution si discutée que fut le « patronage » des petites paroisses rurales.

Si le livre quatrième forme pour l'historien une surprise agréable, que dire alors du cinquième : « *Les grands Ordres et la variété des instituts religieux* » ?

Impossible de ne pas y sentir le maître sur son terrain de prédilection. Impossible de ne pas voir un événement majeur de notre histoire religieuse en cette éclosion de groupements religieux, si soudaine et si riche qu'on pourrait à bon droit les appeler les Ordres champignons. Pensez donc : en deux siècles, 10 fondations cisterciennes pour hommes et 53 pour femmes ; 34 établissements de chanoines réformés ; 23 abbayes de Prémontrés ; 4 maisons de Croisiers ; une abbaye bénédictine à ajouter à toutes celles qui existaient déjà ; 10 Commanderies principales d'Hospitaliers de Saint-Jean ; 22 Temples ; 12 grands baillages de l'Ordre Teutonique ; 16 couvents de franciscains (dont 15 fondés entre 1224 et 1255) et un nombre égal de couvents dominicains (tous entre 1228 et 1279, en outre 3 couvents de dominicaines) ; enfin au moins 38 béguinages.

Plus d'une fondation nouvelle par an. Il n'est pas possible qu'une telle éclosion soit restée sans influence sur la vie et la mentalité religieuses de cette époque.

Aussi, les trois livres suivants : *Vie chrétienne, Littérature et philosophie* ; *Les principaux monuments de l'art chrétien,* ne viennent-ils que confirmer ce que les pages précédentes permettaient d'entrevoir.

La vie chrétienne, ce sont les Croisades : ces Gestes de Dieu, si populaires depuis les plaines de Flandre jusqu'aux collines ardennaises. De la Flandre à Constantinople, de Bouillon à Jérusalem, nos armées ancestrales, parties au cri de *Dieu le veult,* ont affirmé bien haut leur foi chrétienne.

La vie chrétienne, c'est le développement du culte des saints, anciens et nouveaux. Avec Boniface de Bruxelles, Ivette de Huy, Marguerite de Louvain, Wivine et autres, c'est la dernière fois que la Belgique fournit un renfort compact au martyrologe des saints.

La vie chrétienne, c'est l'épanouissement de la charité, de la pra-

tique religieuse, même dans ses manifestations excentriques comme celle des flagellants.

La vie chrétienne, c'est surtout l'efflorescence mystique. Le réalisme terre à terre ne forme qu'un des pôles de notre caractère national. Dans l'histoire de la spiritualité, nos ancêtres ont écrit des pages précieuses parmi lesquelles celles de Ruysbroek l'Admirable sont les plus connues (6).

Après la vie chrétienne, « littérature et philosophie ». Le XIII^e^ siècle voit s'affermir le règne des chroniqueurs et des scolastiques ; règne d'un intellectualisme encore entièrement ensoutané, mais où l'on peut déjà pressentir les prodromes de la naissance d'un esprit laïque.

Quant aux pages consacrées à l'art chrétien, elles englobent tout l'art roman et le début du gothique. C'est assez dire leur importance.

Heureusement que, depuis un siècle, le dogme des ténèbres médiévales, si cher aux historiens à la Michelet, s'est notablement démonétisé. S'il en reste encore quelque chose dans les recoins de quelque esprit primaire, l'ouvrage du P. de Moreau est bien fait pour lui donner le coup de grâce.

Il est certain que notre moyen âge chrétien fut une belle période dont les Belges ont le droit d'être fiers.

Pourtant rien ne serait moins exact que d'en conclure à une sorte de médiévolâtrie, qui sourirait assez à certains publicistes contemporains. Il ne faut pas que la lumière médiévale nous aveugle, au point de nous rendre incapables de voir les ombres. La médaille médiévale, bien frappée, possède son revers et le clergé lui-même, si l'on ajoute foi aux témoignages des contemporains, est loin d'être sans reproche.

Déterminer le niveau moral du peuple et du clergé médiéval est une tâche délicate ; car il est difficile de savoir jusqu'à quel point ces témoignages contemporains sont véridiques et jusqu'à quel point ils nous rapportent, non l'exception, mais la règle.

Historien loyal, le P. de Moreau a décrit toute la médaille : avers et revers, avec la même impartialité, le même souci d'être avant tout objectif et de ne pas fausser les perspectives. Si son œuvre peut fournir la matière d'un panégyrique, elle forme aussi un arsenal pour l'avocat du diable, pour autant que ce dernier se contente de la vérité.

Faut-il rappeler les batailles d'excommunications que des prélats se lançaient mutuellement l'un à la tête de l'autre, pour des motifs où souvent la politique tenait la première place ? Faut-il rappeler

(6) Le tome III contient un exposé en 10 pages (550-559) de la doctrine du grand mystique brabançon, basé surtout sur l'*Ornement des Noces spirituelles*. Cet exposé est une œuvre posthume du P. Maréchal, une compétence de premier ordre dans les questions d'histoire de la mystique.

les courses aux bénéfices et les abus simoniaques qui fréquemment en résultaient ? Faut-il rappeler que les deux assassinats les plus célèbres de cette époque, ceux de Charles le Bon et d'Albert de Louvain, furent perpétrés avec la complicité quasi certaine d'au moins un haut dignitaire ecclésiastique ? Faut-il rappeler qu'à côté d'évêques modèles, il y en eut d'autres, dont l'histoire de l'Église n'a pas à être fière : tel cet Henri de Gueldre, évêque de Liége de 1247 à 1274 sans avoir reçu les ordres majeurs, auquel le P. de Moreau consacre un chapitre entier intitulé « un pontife de sinistre mémoire » (p. 148-157) ? Faut-il rappeler que dans certains couvents mixtes « les fenêtres étaient devenues des portes » ? Faut-il rappeler que, si le médiéval avait la foi du charbonnier, sa vie morale était loin d'être immaculée ? Faut-il reproduire les invectives de Boendaele et de Ruysbroek sur les toilettes des femmes, celles du *Nieuwe Doctrinael* et du *Poème Moral* contre les divertissements du dimanche et ceux des pèlerinages, celles de la chronique de Saint-Trond contre certaine barque diabolique vénérée presque à l'égal d'une idole ? Et l'on pourrait continuer...

Mais tous ces postes figurant au débit, l'auteur ne les souligne pas plus que ceux qu'il énumère au crédit. Et si l'on veut être loyal, ces derniers l'emportent bien sur les premiers. C'est d'ailleurs le cas, pensons-nous, de toutes les époques de l'histoire dont le Christ est le maître reconnu.

Il ne faut donc pas s'effrayer à la lecture des statuts diocésains d'alors, dont le P. de Moreau résume diverses stipulations en une page, dont la lecture n'est pas dénuée d'intérêt :

« Ne pas entendre les confessions dans des endroits retirés ou obscurs ; garder pendant l'administration un extérieur réservé et modeste ; ne pas confesser une femme quand elle est seule à l'église ; ne pas admettre les aveux de personnes avec lesquelles le confesseur a péché ; imposer des pénitences en rapport avec les fautes, par exemple pour les fautes charnelles : le jeûne, la discipline ou d'autres mortifications ; tenir secrets les noms des complices qui auraient été révélés par le pénitent ; ne pas célébrer soi-même les messes que l'on aurait imposées comme pénitence ; confesser ses propres péchés mortels, au moins une fois l'an, au doyen du concile ; ne pas célébrer le saint sacrifice sans avoir d'abord récité matines et laudes, après avoir mangé et avant d'avoir pris son sommeil. Celui qui dit la Messe avec une conscience souillée pèche au moins trois fois mortellement. Les membres du clergé doivent s'abstenir avec soin de participer aux jeux, à la fête des fous, de porter des armes, d'entrer dans les auberges, de se mêler aux rixes, d'assister aux spectacles, d'exercer les métiers d'aubergiste, de boucher, d'histrion, de tisserand et — bien qu'ici la défense soit moins stricte — ceux de jardinier, de peintre, de pêcheur, de barbier. Les curés n'inviteront que très rarement des personnes étrangères à dîner chez eux et se montreront également très sobres à accepter les repas chez autrui. Ils n'admettront pas à loger dans le presbytère des femmes d'un âge inférieur à quarante ans. Tous porteront la tonsure et l'habit clérical. Un statut de la province de Reims repris à Cambrai fixe à un potage et à deux plats le repas ordinaire des prêtres de paroisse » (p. 588).

Si l'on veut les juger sans parti pris, les divers points énumérés ne font point l'effet d'une règlementation à l'usage de criminels. Bon nombre d'entre eux sont encore en vigueur de nos jours. D'ailleurs, les textes de lois, à eux seuls, ne permettent pas de conclure à un niveau de moralité ; ceci relève de la pratique coutumière. Aussi, après avoir cité cette page, le P. de Moreau conclut-il avec raison : « Plutôt que de répéter des allégations vagues et insuffisamment fondées, comme il se fait dans presque tous les ouvrages même les plus critiques, nous préférons nous abstenir de tout jugement en cette matière délicate » (p. 589).

L'histoire ne se transmet pas seulement par le récit des activités humaines édifiantes ou non ; elle se survit aussi dans ses œuvres. L'Église a marqué le visage de notre pays ; et le récit de son histoire en Belgique ne serait pas complet s'il prétendait se borner à n'être qu'un récit sans plus. A côté du texte qui raconte, place doit être faite aux trésors légués par les siècles, à ces témoins directs qu'ils nous ont laissés d'eux-mêmes.

Le P. de Moreau a tenu compte largement de cette exigence de l'histoire. Non seulement son texte recourt fréquemment à des citations d'auteurs contemporains, surtout lorsqu'il s'agit du récit d'événements importants. Mais encore chacun des trois tomes est abondamment illustré. Dans le choix de ces illustrations, que l'auteur aurait voulu plus abondant encore, perce le goût du connaisseur, le regard qui ne s'est pas limité dans son choix aux reproductions classiques, aux clichés doublement clichés, au sens propre et au sens figuré : Ivoire du Cinquantenaire, fonts de saint Barthélemy, Cathédrale de Tournai, saint Amand dictant son testament à Baudemundus, Châsse de sainte Gertrude, Notre-Dame de Huy, mais qui a su choisir le détail typique, caractéristique et original.

Impossible de tout citer mais il est certain que le lecteur admirera la demi-douzaine de reproductions d'anciennes miniatures (t. II, pl. III à VIII) ; il est certain que le « Diable chevauchant Behemoth » du *Liber floridus* lui fera mieux comprendre certains aspects de la mentalité médiévale. Il est certain qu'il ne s'attendra pas à trouver la reproduction d'une page des statuts diocésains de Tournai (tome III, pl. XV) ou du manuscrit original de la Chronique de Gilles d'Orval (tome III, pl. XXXV), qu'il s'attendra moins encore à trouver toute cette collection de figurines (tome III, pl. XXXIV) plus semblables à première vue à un fonds de musée colonial qu'à des ex-voto en l'honneur de saint Léonard et de saint Clément. Il est certain qu'il retrouvera avec plaisir les silhouettes de quelques-unes de nos plus anciennes églises rurales : Hastière, Orp-le-Grand, Herent, Bertem, Bovekerke. Il ne sera pas moins surpris par la statuette de **Charles le Bon (tome III, pl. I), la tombe d'Henri I^er^ de Brabant**

(tome III, pl. VII-VIII) et plus encore par le crâne de saint Albert de Louvain (tome III, pl. IX).

Parmi les nombreux acteurs de notre histoire religieuse, le P. de Moreau a réservé une place très large, comme il se doit, aux figures de premier plan. Plusieurs d'entre elles occupent un chapitre entier : saint Materne, saint Servais, saint Amand, Notger, Wazon, Radbod II, Jean de Warneton, Gérard de Brogne, Richard de Saint Vanne, Poppon de Stavelot, Charles le Bon, Wibald de Stavelot, saint Albert de Louvain, Albert de Cuyck, Etienne de Tournai, Walter de Marvis, Hugues de Pierrepont, Henri de Gueldre, Adolphe et Englebert de la Marck.

Mais il faut lui rendre cette justice : la place très large faite aux grandes figures respecte la vérité des perspectives. Il sait que l'histoire de l'Eglise c'est l'histoire d'une collectivité et que, sans vouloir donner dans le travers de certaines écoles sociologiques, il n'est plus permis d'écrire l'histoire sans se pencher sur la vie passée de la foule anonyme.

L'histoire de l'Eglise comporte des saints ; mais les saints eux-mêmes n'apparaissent et ne survivent dans l'Eglise — surtout au moyen âge — que par l'effet de la *vox populi* et grâce à un culte public.

L'histoire de l'Eglise compte de grands évêques, de grands abbés. Mais ces grands prélats n'ont pu gouverner leur diocèse, administrer leurs monastère que grâce au concours ou malgré l'opposition de larges couches populaires.

L'histoire de l'Eglise se glorifie de ses grands savants, de ses grands artistes. Mais toutes ces fleurs n'ont pu germer en elle que parce qu'elles étaient nourries par le terreau chrétien, et sur le plan de l'histoire l'importance des hérétiques eût été nulle si leurs chefs de file n'avaient trouvé écho dans la masse.

Cela le P. de Moreau le sait et il en tient compte : chaque volume insiste largement sur les multiples aspects de cette histoire interne et collective : le fonctionnement des institutions, les manifestations de la vie intellectuelle et artistique, la vie chrétienne du peuple : culte des saints, des reliques, prédication populaire, vœux, processions, pèlerinages, institution des « sainteurs », fêtes chrétiennes, charité et enseignement, superstitions et hérésies.

A côté des figures de premier plan, dont il a été question plus haut, il a tenu à divulguer le souvenir d'acteurs secondaires et d'obscurs tâcherons. Son palmarès ne retient pas seulement les noms des prix d'excellence, mais encore ceux qui décrochèrent un quelconque accessit dans une branche secondaire.

Son œuvre a donc réussi à garder — du moins dans une certaine **mesure — cette impression de densité humaine, inséparable de tout**

événement historique, dont aucun n'est pensable sans un grand nombre d'acteurs et de figurants.

Nous apprenons ainsi que la plus ancienne chrétienne dont le souvenir nous ait été conservé s'appelait Aluvefa (nous dirions Aluvière) ; petite fille maestrichtoise, morte à trois ans ; « tant qu'elle put vivre elle fut très douce » ; à ces lignes de son épitaphe elle doit de voir son nom, prononcé avec combien d'amour par un père armé d'une francisque, recopié quinze siècles plus tard à des milliers d'exemplaires par les rotatives d'une imprimerie. Avait-elle des frères et sœurs, des compagnes de jeu douces et chrétiennes comme elle ? Nul ne le saura sans doute jamais.

Nous apprenons ainsi que les parents des saintes Harlinde et Relinde s'appelaient Adalhard et Grinuara ; qu'à eux revient l'initiative de la fondation du monastère d'Aldeneik ; que le *vir inluster* Amalfridus et sa femme Childeberte, que Adalsquarus et sa femme Aneglia fondèrent eux aussi des monastères pour leurs filles Auriane et Siccidis (combien seraient-ils les « hommes illustres » du XX^e^ siècle qui agiraient de même ?) ; nous apprenons que les parents de sainte Berlinde Odelardus et Nona étaient propriétaires d'une villa à Meerbeke et que son frère Eligardus fut tué par les Normands en défendant le camp d'Assche près de Bruxelles.

Nous apprenons que vers l'an mille l'abbaye de Saint-Bertin était gouvernée par Odbert, abbé bibliophile et célèbre miniaturiste, dont les œuvres se reconnaissent à la prédilection pour les fonds pourprés, la dorure des lettres, au charme des scènes intérieures, à l'encadrement décoratif par feuilles d'acanthes.

Nous apprenons que de 840 à 855(?) Liége posséda un évêque, Hartgarius, qui parlait trois langues, aimait les sciences, les lettres et les arts et que son zèle toujours en éveil « arrachait les brebis aux loups ».

Nous apprenons que les familles nombreuses étaient à l'honneur parmi la noblesse hesbignonne : Thierry de Rochefort, Warnier de Valroux et Gilles de Sassembrouck ont 9 enfants, Humbert de Lexhy et Renier de Valroux, 10, Oury de Bombaye et Yves de Montferand, 11, Breton le jeune de Waroux, 13, Eustache de Hognoul, 15, Gilles de Gavre, 19, et le sire de Warfusée, 20.

Le P. de Moreau nous a aussi conservé les noms des deux chanoines de Saint-Lambert qui découvrirent le corps de saint Albert de Louvain, assassiné aux portes de Reims : Thomas de Marbais et Elie de Bouillon. Il ne nous laisse pas ignorer que le philosophe Jean Buridan, devenu célèbre par son exemple de l'âne placé entre deux picotins, était un artésien de Béthune. Il nous raconte qu'Arnulf de Bruxelles, entré à Villers comme frère convers au début du XIII^e^ siècle, se roulait dans les orties et s'était fait un cilice avec onze peaux de hérissons cousues ensemble. Il signale qu'un chevalier féru

de joutes et de tournois, Gerlach de Houtem, fit un pèlerinage à Rome à la mort de sa femme et, revenu au pays, choisit comme ermitage le creux d'un arbre. Evidemment, il n'oublie pas de raconter par le menu les péripéties de la vie de Wulfilaïc, le seul stylite que compta notre histoire.

Désormais, il ne faudra plus recourir à des ouvrages spécialisés pour savoir que, parmi les fondateurs de l'abbaye des Dunes, figure un « maître Eustache », que sous l'administration de son onzième abbé, Nicolas de Bailleul (1232-1253), cette même abbaye des Dunes comptait 120 moines et 248 convers, chiffres qui, à la fin de ce même XIII[e] siècle, seront portés respectivement à 179 et 346.

Et l'on pourrait continuer.

A elles seules, les tables des noms propres des trois premiers tomes comprennent 74 pages. Tous assurément ne sont pas des noms de personnes. Mais, au terme de ces 1600 pages, le lecteur n'en aura pas moins vu défiler devant ses yeux plusieurs milliers de nos ancêtres, ayant tous figuré à leur place dans l'épopée de la christianisation de notre pays.

Pourtant, lorsqu'après les avoir lues, on referme les 1600 pages de cet ouvrage magistral, on ne peut s'empêcher, l'esprit lourd d'un apport millénaire, de ressentir une sorte de regret, une espèce de nostalgie. Car ces reconstitutions riches et denses d'épisodes et de périodes de l'histoire présentent un danger contre lequel il importe de se prémunir. Danger d'autant plus insidieux lorsqu'il s'agit de l'histoire religieuse. Ce serait de considérer comme réalisable ce qui n'est, après tout, qu'une limite vers laquelle l'histoire tend sans jamais l'atteindre. Au fond, toute œuvre d'histoire — surtout si elle a pour objet un domaine spirituel — est condamnée à n'atteindre que l'épiderme du passé. Malgré tous les efforts louables de faire de l'histoire la reconstitution d'une tranche de la vie de l'humanité, les quelques êtres dont nous parvenons, à force de critique patiente, à reconstituer les mouvements et les gestes, ne se débattent finalement sur l'écran du passé que comme des polichinelles ou des pantins, avec par-ci par-là quelques étincelles d'âme. Il faut en prendre son parti : dans le passé comme dans l'avenir, il est réservé à Dieu de scruter les reins et les cœurs. Et l'histoire — même et surtout l'histoire de l'Eglise — ne sera jamais qu'une pauvre petite caricature indigente du grand Livre divin *in quo totum continetur unde mundus iudicetur*. Seuls les yeux de Dieu contiennent le film complet de l'évolution mondiale et de chacune de ses composantes. Nos livres d'histoire — à mettre les choses au mieux — ne sont qu'une collection lacuneuse et fragmentaire de vues instantanées. Jamais aucun d'entre eux ne racontera comment nos ancêtres, génération après génération, apprirent le signe de la Croix, le Notre Père et l'Ave Maria sur les

genoux de leurs mamans. Et pourtant, sans elles, sans nos mamans chrétiennes, toute l'histoire de l'Eglise en Belgique eût été impossible.

Jamais aucun livre d'histoire ne racontera fût-ce un seul des dialogues secrets échangés au fond des cœurs entre Dieu et nos ancêtres : les cheminements de la grâce, les combats des vertus et des vices, les échos de la joie et de la souffrance, la mélodie que chaque être chante en l'honneur de son créateur. Et c'est là pourtant le ressort qui anime toute la vie religieuse de l'humanité, en Belgique comme ailleurs.

Jamais aucun livre d'histoire ne parviendra à faire revivre le passé. Aucun d'ailleurs n'affiche une telle prétention.

L'objectif visé par une œuvre historique — et un objectif réalisable celui-là — c'est de le rendre connaissable et intelligible, non dans sa structure profonde, ni dans ses remous subconscients, ni dans sa conduite transcendante, ni dans son éparpillement multiple, mais dans la succession temporelle des principaux gestes de l'humanité, replacés, dans la mesure du possible, dans leurs divers climats historiques ; c'est de montrer ainsi la direction suivie par l'évolution de l'univers au cours de ses différentes étapes dans la réalisation du plan conçu par Dieu.

Dans ce plan historique conçu par Dieu, la Belgique avait sa place ; une place qu'elle a remplie avec foi et vaillance, avec courage et constance. Destinée par la nature à devenir la plaque tournante de l'Europe, notre patrie devint aussi le carrefour de la Chrétienté.

Comment elle le devint par une longue ascension millénaire, quels furent les principaux noms qui marquèrent comme des bornes milliaires la route suivie, on le savait depuis longtemps d'une science bâtie par bribes et fragments.

Ces bribes et fragments viennent d'être réunis en une longue phrase, chantant toute la louange de Dieu.

Espérons que cette phrase, brillamment commencée par une riche protase, le Père de Moreau pourra la mener au terme actuel de son apodose. Car si elle s'ouvre sur saint Materne elle ne se clôt pas sur Ruysbroek l'Admirable mais elle se continue encore jusqu'au cardinal Mercier et à Fernand Tonnet en attendant l'avenir.

Louvain. Roger MOLS, S. I.